

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



La vie se niche dans le détail comme dans l'extravagance

Geneviève Robitaille, *Mes jours sont vos heures*, Montréal, Triptyque, 2001, 116 p., 17 \$.

René Jacob, *Dimanches et jours de fêtes*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000, 102 p., 19,95 \$.

Marc Boileau, *Histoires fantastiques du Saguenay*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1999, 280 p., 17,95 \$.

Yvon Paré

Number 103, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2001). Review of [La vie se niche dans le détail comme dans l'extravagance / Geneviève Robitaille, *Mes jours sont vos heures*, Montréal, Triptyque, 2001, 116 p., 17 \$. / René Jacob, *Dimanches et jours de fêtes*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000, 102 p., 19,95 \$. / Marc Boileau, *Histoires fantastiques du Saguenay*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1999, 280 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Geneviève Robitaille, *Mes jours sont vos heures*, Montréal, Triptyque, 2001, 116 p., 17 \$.
René Jacob, *Dimanches et jours de fêtes*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2000, 102 p., 19,95 \$.
Marc Boileau, *Histoires fantastiques du Saguenay*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1999, 280 p., 17,95 \$.

La vie se niche dans le détail comme dans l'extravagance

Tant de manières de tenir sa vie et de la transcender. On peut se satisfaire de vivre au quotidien ou encore préférer le regard porté derrière soi, plonger dans le grand trou de la mémoire. Ou, dans un geste d'extravagance, tout envoyer en l'air et inventer le monde à sa façon.

RÉCIT
Yvon Paré

NOUS AVONS UN PEU DE MAL À SUIVRE dans les premières pages et à comprendre la trame du récit de Geneviève Robitaille. Une femme raconte sa vie, ses espoirs et ses déceptions. Une femme éprouve des problèmes, se déplace avec difficulté. Et puis nous sentons, nous devinons, nous savons : elle risque de devenir aveugle. La vie alors prend un autre sens. Chaque heure est lestée d'un poids peu commun. La narratrice se fige devant de petits moments anodins, évoque des rencontres, des plaisirs simples, trie ses espoirs et ses déceptions aussi. Nous l'accompagnons tout doucement, comme si nous lui tenions la main. Et il y a des surprises. Nous nous retrouvons devant un grand Robert Lalonde qui se remet mal du grand massacre du verglas.

Je n'ai pas pu insuffler une vie nouvelle à ses arbres, ni les panser. Je n'ai pas pu consoler Robert Lalonde, je n'ai pu que lui dire qu'avec les années je l'avais lu et que chaque fois il m'avait enracinée. Ses mots étaient ma consolation. Ses mots, ceux contre lesquels il se rebellait depuis ce deuil, ces mots-là étaient la vie : la sienne, la nôtre et celle de ses arbres. C'est tout ce que je lui ai dit. Au Salon du livre, monsieur Lalonde riait, il n'avait plus de peine. Ses arbres reprenaient vie ; et moi, je lui souriais. (p. 31)

Elle ne semble pas mordue par le regret, cette femme, même si, quand elle était adolescente, elle rêvait de devenir comédienne, tragédienne et s'amusaient à se glisser dans des personnages. Il y a eu Phèdre et Pierrette Guérin. Il y a eu la mort d'un ami très proche, incapable de chevaucher sa vie. Maintenant, elle déguste ses heures, compte les rencontres, les sourires avec une générosité qui plaît. Elle ne demande qu'à vivre, cette femme flouée par un corps, des yeux qui se referment comme certaines fleurs au couchant. Elle vit si peu, elle vit tant. Nous envions sa façon de profiter de chaque instant. Nous nous demandons si elle n'a pas « gagné » en devenant celle qui s'entête à ne « pas devenir aveugle ».

Le récit s'enracine dans le monde du théâtre, quelques œuvres qui ont marqué la vie de Geneviève Robitaille. C'est un récit d'amitié, de présence à l'autre, d'espoir même si Geneviève Robitaille se demande s'il y aura

encore de la lumière en ouvrant les yeux avec le matin. Chaque jour se colore devant une petite fille qui s'approche avec toute l'innocence du monde.

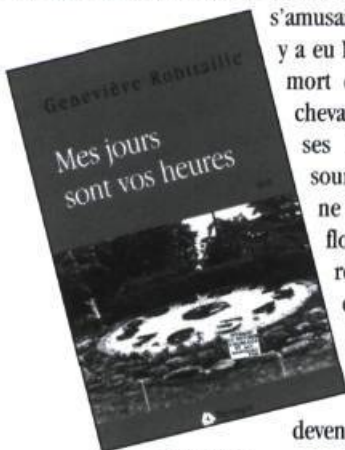
Le récit tient aussi du journal intime, l'écriture est bien menée, toujours vraie, sensible et retenue. Des moments de bonheur comme cette fin de millénaire que l'auteure vit dans le jardin, en pleine nuit, le visage tourné vers ces étoiles fragiles que plus personne ne regarde. Geneviève Robitaille nous dit encore une fois que l'extraordinaire se cache dans les petites choses et que le merveilleux, l'incroyable, la grandeur se dissimule dans son jardin, à l'ombre d'un arbre qui s'habille de toutes les feuilles de l'été et qui s'enivre du chant des oiseaux.

Le trou de la mémoire

René Jacob endosse ses souvenirs, ces moments singuliers où nous avons plaisir à croire que le merveilleux peut nous frôler un instant, une heure peut-être. Les Noël's d'autrefois, d'avant les grandes folies marchandes, ces heures qui se savouraient en famille, quand il était encore permis de croire que l'impossible et l'impensable pouvaient fraterniser près de la crèche un soir de décembre. L'arbre de Noël décoré selon un rituel précis par la grande sœur, les repas, les présents, les attentes, les petites déceptions, la messe au cœur de la nuit, la visite des oncles et des tantes. Le portrait de René Jacob est complet. Les grandes fêtes religieuses aussi, comme les figures singulières qui traversent une journée, des histoires curieuses telle celle de cet homme qui pourrait être Marcel Proust. Il se retrouve, par un hasard que seuls les livres permettent, dans le petit village de Vallée-Jonction. Il tombe presque du train et il est accueilli par la famille. Il disparaît tout aussi mystérieusement.

Tout un Québec un peu oublié, semblable à ces photographies qui jaunissent dans les gros albums et que l'on regarde avec nostalgie et tristesse, se profile. Parce que le temps s'étire, le temps emporte tout, le temps vole la jeunesse, les amours et les rires. René Jacob évoque de petits événements qui deviennent grands, des gestes qui secouent l'enfance et marquent la vie d'adulte.

|| *Enfin, Mon Noël d'enfant me ramène au moment où ma sœur Lise, de sa main gauche, réajustait ses lunettes pour observer le travail*



accompli. Trois boîtes restaient à ouvrir. De la première sortiraient des moutons. Sept en tout. Quatre à la boucle rose. Trois à la boucle bleue. De la deuxième, enroulés dans de la ouate jaunie, surgiraient Marie, Joseph, Jésus, le bœuf et l'âne. Tout au fond, se cachait la boîte contenant l'auberge du village. (p. 10)

René Jacob rôde, fait sourire par sa précision, son souci du détail et du mot exact. Nous cherchons pourtant la magie, l'envoûtement du conteur qui sait nous relancer, nous retenir jusqu'à la fin et nous abandonner un peu en déséquilibre, sur une question. La fin des récits est à peu près toujours ratée. On attend un rebondissement, une phrase ou un mot qui nous laissera sur un pied, le souffle coupé... Rien. René Jacob ne semble jamais savoir comment sortir de ses histoires. Dommage parce qu'il avait un véritable trésor entre les mains. Je songe à « La lune dans la manche », aux bonbons recueillis d'une maison à l'autre, à la belle histoire des mages qui retournaient à Jérusalem en taxi, à la Fête-Dieu, qui s'embourbe. Chacun des récits aurait pu devenir un véritable bonheur, un plaisir pétillant comme une liqueur qui fait des bulles, mais René Jacob s'empêtre, s'abandonne trop souvent à la nostalgie et perd le fil de son récit. Dommage parce que j'aurais aimé m'attarder dans ce coffre aux trésors.

Clémence Desrochers assure les illustrations et elles ont tout ce qu'il faut de naïveté, de précision, de bonheur dans le coup de crayon, de lumière dans le dessin pour nous permettre de passer d'un récit à l'autre. Une manière de manier le crayon qui complète bien ces dix-neuf récits qui souffrent tous un peu du même mal. Quel beau livre nous aurions pu tenir entre les mains, quels beaux récits nous avons failli savourer ; quel bonheur vient de nous effleurer.

Au diable le réel

Marc Boileau en prend large avec la réalité et personne ne va lui reprocher de tout oser, de tout se permettre. Il le faut quand l'auteur entend mener ses lecteurs par le bout du nez, leur faire prendre des sentiers nouveaux et inconnus. Dès les premières pages, il nous plonge dans un monde qui tient à la fois du conte fantastique et de la légende. Qu'importe ! Cette histoire, on la croirait pigée dans les contes de la chasse-galerie : une vraie tempête de neige, un chevreuil magique, des loups qui bondissent dans la poudrière, les hurlements du vent, le chien qui sent tout. Marc Boileau nous tient puis nous laisse tomber juste avant la fin. Il coupe court, se laisse entraîner par un personnage féminin et perd le fil de son récit. C'est un peu la caractéristique de ces onze histoires d'ailleurs. Marc Boileau nous attire dans une aventure parfaitement anodine, nous fait marcher sur un fil ou encore nous plonge au cœur d'une toile d'araignée et puis tout s'effrite. Nous perdons pied, nous basculons dans l'anodin et le simplisme.

Elle était d'une beauté ébérée qui paralysait le regard. Son teint de porcelaine était parfait. Un tout petit grain de beauté sous sa lèvre inférieure ajoutait du relief à son visage, et une fine cicatrice sur son front amplifiait la profondeur de son regard. Ses yeux transparents étaient presque irréels. Ils étaient comme une mosaïque de bleu et de vert. De longs cheveux d'un blond sauvage caressaient ses joues. Sa tendresse pouvait se respirer. (p. 36)

Au lieu de creuser son sujet, de foncer dans une direction précise, l'auteur s'en tire par une pirouette. Il rabâche, glose et finit par énerver. Tous les textes de Marc Boileau auraient eu intérêt à être élagués et ramassés.

Finalement, elle se fit prendre à son propre jeu. Elle s'élança pour sauter par-dessus un tronc couché à travers le sentier. Mais, la fatigue jouant contre elle, l'obstacle s'avéra trop haut. En tombant, la femme se brisa quelque chose à la cheville. La blessure se mit instantanément à rugir dans tout son corps pour la paralyser de douleur et de peur. Étourdie, elle leva les yeux et elle vit le fou devant elle. L'homme était dégoûtant. Son sourire graisseux racontait tous les détails de ses appétits sordides. (p. 127)

Que de phrases inutiles, que de détails et d'images forcées. Les maladresses et les incorrections finissent par rebuter : « Anne-Marie accepta l'invitation sans hésiter et avec un sourire qui goûtait bon aux yeux de Morin. Un sourire de désir. » ; « [...] entendre ses poumons sur le point de hurler leur mort » ; « L'image lui glaça le sang d'un seul coup. » On pourrait en ajouter de ces phrases qui font hausser les épaules. Marc Boileau devra corriger cette manie et cette quête d'images gonflées aux hormones. « Entre chien et chat » nous fait sombrer dans le loufoque et l'extravagant. Nous atteignons les bas-fonds.

Marc Boileau semble capable du pire comme du meilleur. Il devra apprendre à maîtriser ses élans et son enthousiasme, à discipliner son écriture, à choisir le plus simple pour donner toute la place à l'action et aux personnages, à soigner une langue boiteuse qui gêne vraiment le plaisir. Dommage parce que cet auteur a une façon de transformer la réalité, de jouer avec le possible et l'impossible qui fascine. Il faudra beaucoup plus de rigueur et de discipline pour offrir des « histoires » qui arriveront à garder l'attention.



Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, **Voix et Images** est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{OS} 1 à 32 : 5 \$; n^{OS} 33 à 62 : 10 \$; n^{OS} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747